

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY  
LE

# B. ALBERT LE GRAND

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY  
PAR

LE R. P. F. HENRI IWEINS

DU MÊME ORDRE.

—  
Seconde édition

REVUE ET AUGMENTÉE.



BRITISH THEOLOGICAL UNION LIBRARY  
2400 RIDGE ROAD  
BERKELEY, CA 94709

BRUXELLES

H. GOEMAERE, LIBRAIRE ÉDITEUR  
IMPRIMEUR PONTIFICAL.

—  
PARIS. — BRAY ET RETAUX, LIBR., RUE BONAPARTE.

—  
1874

922.  
243  
A41

2 Sermones by B. Albert. See O'Donoghue vol 2 note C. III.

BIBLIOTHECA

FF. PRÆDICATORUM

CONVENTUS

**CIVIT. BENITIÆ**

Lit. .... 925

Pl. .... 4

LE

**B. ALBERT LE GRAND**

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS.

APPROBATION DE L'ORDRE.

---

Attenta relatione duorum revisorum nostri ordinis a nobis designatorum super opera R. P. Henrici Iweins, cui titulus: *Le B. Albert le Grand*, 2<sup>e</sup> édition, eandem typis mandari permittimus.

FR. P. VAN BERKEL, S. T. L. et Prior  
Prov. S. Rosæ Ord. Præd.

Lyræ, in conventu nostro S. Thomæ Aquin., die 22 febr. 1874.

---



APPROBATION DE L'ORDINAIRE.

---

Imprimatur.

Mechliniæ 30 Martii 1874.

J. B. LAUWERS, Vic.-GEN.



LE

# B. ALBERT LE GRAND

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

PAR

LE R. P. F. HENRI IWEINS

DU MÊME ORDRE.

---

Seconde édition

REVUE ET AUGMENTÉE.



BRUXELLES

H. GOEMAERE, LIBRAIRE ÉDITEUR  
IMPRIMEUR PONTIFICAL.

---

PARIS. — BRAY ET RETAUX, LIBR., RUE BONAPARTE.

---

1874

BX

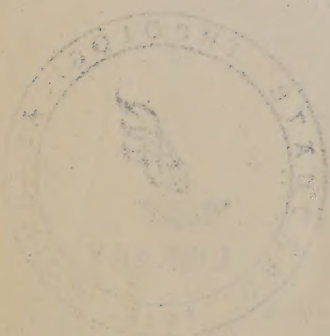
4700

A 375

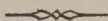
I 94

1874

—  
PROPRIÉTÉ.  
—



## Avant-propos.



Les évêques d'Allemagne réunis à Fulda au mois de septembre 1872, demandèrent au Saint-Siège de faire reprendre la cause du B. Albert le Grand. « Les honneurs de la canonisation, disaient-ils, n'ont pas encore été rendus au B. Albert, que le monde entier proclame Grand. Il fut le maître du Docteur angélique, il illustra par son immense savoir et la perfection de sa sainteté, non-seulement les chaires les plus célèbres de la France et de l'Allemagne, le second Concile de Lyon lui-même, mais encore le monde chrétien tout entier. »

L'épiscopat catholique s'unit à l'épiscopat allemand et Pie IX ne voulut point se refuser à des vœux si universels et si légitimes. Aussi la cause fut-elle reprise il y a quelques mois. Dès lors se.

fit en Allemagne un grand mouvement de retour vers le grand docteur du moyen âge.

C'est pour étendre ce mouvement jusque dans notre pays, dont Albert parcourut plusieurs fois les diverses provinces, que nous avons écrit ces quelques pages.

Nous déposons ce travail sur son glorieux tombeau en le priant de le bénir.

Couvent de N.-D. de la Sarte, 15 Nov. 1873,  
fête du Bienheureux Albert le Grand.

*P. S.* Notre prière a été exaucée, puisque une première édition a été écoulée en moins de deux mois. Nous sommes heureux de dater la seconde du six centième anniversaire de la naissance céleste de celui qui fut le plus tendre ami d'Albert, son plus glorieux élève et son plus beau titre à la reconnaissance des hommes.

7 Mars 1874, fête de S'-Thomas d'Aquin.

---

Nous adhérons avec la soumission la plus filiale aux décrets d'Urban VIII, quant aux faits merveilleux et aux qualifications qui se trouvent dans cet ouvrage.



## I.

### Premières années du B. Albert. — Sa vocation.

---

Le Bienheureux Albert le Grand naquit à Lauingen en Souabe l'an 1194 (1), de parents nobles. L'histoire ne nous a conservé que deux traits de son enfance. Il avait une tendre et affectueuse dévotion envers la très-sainte Vierge Marie. Orner les autels de cette bonne Mère, prier devant son image était une des joies les plus chères et les plus enviées de ce cœur encore si jeune et déjà si aimant. Dédaignant les amusements légers et frivoles des enfants de son âge, il trouvait le plus doux délassement à mêler sa voix à celles des clercs aux heures de la prière publique. Ces traits suffisent pour nous révéler ce que dut être l'âme du jeune Albert.

(1) Cet opuscule n'étant pas une œuvre d'érudition, nous nous abstenons de citer les sources auxquelles nous avons puisé. Nous avons surtout consulté le docteur Sighart, Thomas de Cantimpré et les *Vitæ Fratrum*. — Depuis la publication de la première édition, le T. R. P. A. Danzas, des Frères-Prêcheurs, a publié un ouvrage remarquable qui contient de précieux détails sur le B. Albert le Grand : *Études sur les temps primitifs de l'Ordre de S. Dominique*. Poitiers, Oudin. 2 vol. in-8.

« Quand le voyageur passe, à la fin de l'automne,  
» dans un pays dépouillé de toutes ses moissons,  
» il rencontre quelquefois pendant aux arbres un  
» fruit échappé à la main du laboureur, et ce reste  
» d'une fertilité disparue lui suffit pour juger les  
» champs inconnus qu'il traverse (1). »

Le noble enfant reçut dès ses premières années une solide et brillante éducation. Son incroyable ardeur pour le travail ne tarda pas à se révéler, et déjà on voyait avec bonheur apparaître en lui ce génie qui devait faire la gloire de l'Église. Semblable à l'astre brillant du jour, qui, dès l'aurore, annonce par la vivacité de ses feux quelle sera la beauté du midi, ainsi l'intelligence d'Albert, à l'éclat de son matin, faisait présager quelle serait plus tard sa splendeur.

L'éducation dans la famille ne suffit bientôt plus à cette nature pénétrante et avide. Il fallut songer à lui donner des maîtres capables de la faire entrer plus avant dans les secrets de la science. Comme l'Allemagne ne possédait à cette époque aucune université (2), Albert fut obligé de quitter le pays qui l'avait vu naître. Il se rendit à l'université de Padoue, célèbre dans toute l'Europe par l'enseignement des arts libéraux. Là étaient les plus grands maîtres. La grammaire, la dialectique, la rhétori-

(1) Le P. Lacordaire, *Vie de S. Dominique*, ch. II.

(2) L'université de Prague, la première d'Allemagne, ne fut fondée qu'en 1348. (D. Sighart.)

que, la géométrie, l'astronomie, furent les branches auxquelles il s'attacha d'abord. Puis vint la philosophie. Il y fit de si remarquables progrès que, professeurs et élèves, ravis d'admiration, le proclamèrent le maître des philosophes. Pendant plusieurs années, il but à longs traits à cette source féconde. Mais les sciences naturelles étaient impuissantes à captiver toutes les forces de son intelligence, à satisfaire toutes les aspirations de son cœur. Des pensées plus graves roulaient dans son esprit. Deux Ordres venaient d'être fondés : celui des Frères-Prêcheurs et celui des Frères-Mineurs. Or il songeait à se donner à l'une de ces familles religieuses. Un jour que sa prière avait été plus fervente et plus prolongée, Marie se laissa toucher par les soupirs et les larmes de son jeune et fidèle serviteur. Elle lui apparut entourée d'une auréole de lumière et lui dit ces paroles : Bon courage, mon fils, mets en moi ta confiance ; quitte le siècle et entre dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs, dont j'ai obtenu depuis peu de mon Fils la fondation pour la défense et le salut du peuple chrétien. Tu t'y appliqueras instamment aux sciences, selon les prescriptions de la règle ; et Dieu te remplira d'une telle sagesse que l'Église tout entière sera illuminée par le flambeau de ton érudition.

Cette vision mit fin à toute incertitude, et le jeune étudiant comprit que Dieu l'avait destiné à entrer dans un Ordre, dont le fondateur s'était proposé

avant tout de défendre l'Église par la prédication et de l'illuminer par la science. Or la science avait depuis longtemps passionné l'âme d'Albert.

Un de ses oncles qui habitait Padoue était loin d'approuver ce projet. Il lui représentait que sa naissance, sa fortune et les étonnants progrès qu'il avait faits dans la science lui ouvraient toutes les carrières, qu'il serait mal d'aller cacher tous ces trésors dans l'obscurité du cloître. Le pieux jeune homme restait inébranlable dans sa résolution et il conjurait Dieu de lui fournir le moyen de l'exécuter. Le Ciel répondit à sa prière.

Un jour, accablé de tristesse, Albert entra dans l'église des Frères-Prêcheurs. Il venait demander au divin captif de nos tabernacles de briser les derniers liens qui l'attachaient au monde. Le plus grand prédicateur de ce siècle, celui dont Paris, Rome et Bologne aimaient à entendre la voix, se trouvait en chaire. Avec une rare perspicacité, il dévoilait les artifices qu'emploie l'Ange des ténèbres pour éloigner les hommes du salut éternel. Séduit par la ravissante éloquence du Frère-Prêcheur, le jeune étudiant courut sans retard se jeter à ses pieds et lui dit tout en larmes : « Père, vous avez lu dans mon cœur. » Il lui dévoila l'état de son âme et lui demanda l'habit de l'Ordre. Ce prédicateur n'était autre que le B. Jourdain de Saxe, successeur immédiat de S. Dominique dans le gouvernement général de l'Ordre. Sa puissante parole captivait la



jeunesse des universités et la jetait en foule dans les cloîtres dominicains. Peu d'hommes ont possédé, à un degré aussi éminent, le merveilleux talent d'attirer les cœurs. Sa science, sa sainteté, ses miracles exerçaient un irrésistible attrait sur tous ceux qui l'approchaient. Plus de mille novices reçurent de ses mains les blanches livrées du Frère-Prêcheur. Aussi les chroniques de l'époque racontent-elles avec une naïveté qui n'est pas sans charme : « Quand le B. Jourdain traversait les rues, les frères s'empressaient de cacher leurs enfants, de peur qu'en le voyant, ils ne pussent résister au désir de le suivre. » L'illustre Dominicain devina sans peine quelle serait un jour la gloire du jeune seigneur allemand. Il l'admit sur-le-champ et celui-ci échangea les splendeurs du monde contre l'humble cellule du religieux. C'était en 1223.

Ainsi transporté dans la maison du Seigneur, Albert s'appliqua avec un saint zèle à conserver la pureté de son âme, à se consacrer tout entier aux études et à marcher de vertus en vertus.

Les supérieurs ne tardèrent pas à l'envoyer à Bologne, le second berceau de l'Ordre. Là il se prépara, par la prière et par l'étude, à la grande mission que lui réservait le Ciel. Les premiers jours de son noviciat, il goûta ces joies délicieuses dont Dieu aime à combler dans le principe les âmes qui se donnent à lui sans réserve. Mais ce bonheur et ce calme ne furent pas de longue durée. L'éternel en-

nemi du genre humain prévoyait ce que serait un jour le fervent novice, qui trouvait dans l'oraison ses délices les plus chères. Voulant le jeter dans le découragement, il lui persuada qu'il était incapable de remplir dignement les fonctions difficiles du Frère-Prêcheur. Chose étonnante ! l'esprit malin parvint à convaincre le jeune novice. Dieu permit qu'une certaine lenteur de conception et un défaut de mémoire vinssent momentanément éprouver sa vocation.

Heureusement Marie, qui protégea toujours visiblement l'ordre de S. Dominique, veillait sur son fidèle serviteur. Un jour qu'Albert songeait à quitter en secret le monastère et cherchait les moyens d'exécuter ce projet, la B. Vierge lui apparut, le consola et le pressa vivement de persévérer dans l'étude des sciences et dans la pratique de la vertu. « Vous serez averti, ajouta-t-elle, du terme de votre » pèlerinage, lorsqu'au milieu d'une leçon publique » la mémoire vous manquera tout à coup. »

La vocation d'Albert était confirmée. Il s'adonna désormais avec passion à l'étude des sciences théologiques, sans négliger toutefois la grande science des saints. Voici ce que nous apprend sur cette période de sa vie un de ses plus anciens biographes : « Albert, dit-il, fut un véritable amant de la sagesse. Il ne recherchait point la gloire passagère du temps, mais la science divine, et mettait tous soins à recueillir dans son cœur un trésor plus doux que

le miel : l'extrait parfumé des diverses fleurs de la vertu. »

Ses supérieurs voulurent enfin récompenser ses travaux et son application qui l'élevaient au-dessus de ses frères. Ils le promurent au grade de lecteur, et l'envoyèrent à Cologne, la célèbre métropole scientifique de l'Allemagne.

---

## II.

### Enseignement du B. Albert.

---

Après avoir esquissé la première période de la vie du B. Albert, qu'on peut appeler la période de préparation, nous voici arrivé au moment où Dieu va placer l'humble et modeste religieux sur le chandelier, pour qu'il brille aux regards de tous. Nous le verrons croître sans cesse en science et en sainteté.

L'année même de la mort de S. Dominique (1221), les Frères-Prêcheurs vinrent s'établir à Cologne. Dieu bénit avec profusion leur apostolat, et leur enseignement devint célèbre par toute l'Allemagne. Dès son arrivée en cette ville, le B. Albert enseigna la philosophie et la théologie avec un grand éclat et une incontestable supériorité. Sa réputation devint bientôt si grande, qu'à chaque nouvelle fondation de l'Ordre en Allemagne, Albert recevait de ses supérieurs l'ordre de s'y rendre pour faciliter par son crédit l'établissement nouveau. C'est ainsi que nous le trouvons successivement à Hildesheim, à Strasbourg, à Fribourg et à Ratisbonne. Cette der-



nière ville conserve avec un légitime orgueil la chaire du haut de laquelle notre docteur enseignait la théologie. La Providence lui fit parcourir pendant six ans toute l'Allemagne pour y fonder des écoles dont chacune publia l'étendue de son savoir et la splendeur de son génie.

En 1240 Cologne le rappela. Déjà parmi ses élèves se distinguaient le B. Ambroise de Sienne et Thomas de Cantimpré, mort en odeur de sainteté après nous avoir laissé de pieux détails sur son illustre maître (1). C'est alors que Dieu lui amena un disciple vraiment digne de lui, Thomas d'Aquin, l'un des plus beaux génies qui aient honoré l'Église et l'humanité, et que les siècles proclament avec admiration le prince des théologiens. Rien n'est touchant comme le récit que nous ont laissé les contemporains, des relations d'Albert et de Thomas. Il y a là des détails charmants, pleins de la plus suave poésie, qui nous montrent que l'étude et la science n'avaient pas desséché le cœur du théologien. Albert entoura son disciple des soins les plus affectueux et lui fit donner une cellule proche de la sienne, afin d'être toujours près de lui. Aussi, quand Albert fut envoyé à Paris pour y con-

(1) *Liber de apibus* — Thomas de Cantimpré, auteur de plusieurs ouvrages remarquables, naquit à Leeuw-S<sup>t</sup> Pierre près de Bruxelles. Il mourut vers 1280 au couvent de Louvain, où il remplissait la charge de sous prieur. (V. Choquetius, *Sancti Belgii Ordinis Prædicatorum. Duaci 1618.*)

tinuer et y développer son enseignement, nous le voyons conduire avec lui son disciple de prédilection.

Nous les retrouvons ensemble s'arrêtant au couvent de Louvain, et quand Albert y chante la messe, Thomas l'assiste au saint autel. A Paris la réputation d'Albert attira de nombreux disciples autour de sa chaire. Les historiens de l'époque nous disent que des évêques, des prélats, des princes, des religieux de tous les ordres venaient se mêler à la foule des étudiants. Bientôt l'auditoire devint si nombreux qu'aucun local ne pouvant le contenir, le professeur fut forcé de donner son cours sur une place publique, qui de nos jours encore en conserve le souvenir. C'est la Place Maubert (1). La renommée de cet enseignement attirait dans la capitale beaucoup d'étrangers, et chacun d'eux pouvait dire comme autrefois la reine de Saba en parlant de Salomon : « Tout est donc vrai dans ce bruit qui était parvenu jusqu'à moi au fond de mes états, touchant la sagesse de vos paroles et de votre esprit ! Je n'y voulais point ajouter foi ; mais maintenant que je suis venue, que j'ai vu de mes yeux, je reconnais que non-seulement on n'avait point exagéré, mais qu'on m'avait même caché plus de la moitié de ce que j'ai pu constater par moi-même ! »

Le B. Albert revint peu de temps après à Cologne

(1) Le mot *Maubert* n'est qu'une contraction de *Maitre-Albert*.

pour y jeter les fondements d'une école publique, appelée à devenir un jour l'université de cette ville. Cette fois encore il ne reprit le chemin de sa patrie qu'accompagné de son cher et bien-aimé disciple. Le cours du maître n'allait plus se borner aux religieux de son ordre. Cologne vit alors se renouveler les prodiges qu'avait déjà admirés Paris. Des foules se pressaient autour de sa chaire avec un enthousiasme, dont l'histoire n'offre peut-être aucun exemple. Ce qui transportait ces multitudes avides, c'est que sur ce front où resplendissaient les éclairs du génie, brillait aussi l'auréole de la sainteté. Est-il donc étonnant que ses discours, empreints de cette double beauté et rehaussés par le prestige d'une éloquence peu commune, eussent le secret si rare de ravir et de transporter cet immense auditoire?

L'Europe vit un jour avec admiration des flots de peuple suivre partout, des hautes montagnes de l'Hespérie aux plaines fertiles de la Flandre, les pas d'un fils de S. Dominique. Les foules étaient toujours avides et jamais rassasiées d'entendre sa parole. L'histoire qui raconte ces prodiges ne sait assez les admirer. Eh bien ! ce que S. Vincent Ferrier fit au XIV<sup>e</sup> siècle par la parole sacrée, Albert l'opéra au XIII<sup>e</sup> par l'enseignement de la philosophie et de la théologie. Et de même qu'à la sainteté de Vincent se joignit la science, de même à la science extraordinaire d'Albert vint se joindre une grande sainteté.

Notre bienheureux consacrait habituellement de longues heures aux lectures pieuses et aux saintes méditations. « J'ai, dit Thomas de Cantimpré, observé par moi-même Maître Albert, dont j'ai longtemps suivi les leçons. Bien qu'il enseignât alors la théologie, il se livrait à la prière nuit et jour. D'ordinaire il récitait le psautier tout entier (1) ; et, ses leçons et ses conférences terminées, il s'adonnait à la contemplation des choses divines. »

Nous serions tenté de regarder comme impossible qu'un professeur si occupé et qui a tant écrit pût consacrer tous les jours un temps considérable à la prière et à la méditation, si le religieux qui nous raconte ce pieux détail n'avait longtemps été son disciple. « Faut-il s'étonner après cela, » s'écrie un de ses plus anciens biographes (Rodolphe de Nimègue), que ce docteur se soit enrichi de tant de connaissances surhumaines et que sa parole enflammât plus les cœurs que celle des autres maîtres? » Nous savons maintenant de quelle source jaillissaient cette science extraordinaire et cette tendre piété.

Mais tandis qu'Albert élevait dans l'Eglise un des plus grands monuments théologiques, Dieu voulut qu'il prît une large part à la construction d'un autre glorieux édifice, chef-d'œuvre de l'architecture gothique, la cathédrale de Cologne.

(1) La récitation du Psautier ne peut guère s'achever en moins de cinq heures.



Conrad de Hochstraden, contemporain d'Albert et archevêque de Cologne, jeta les premiers fondements de la basilique. Grand nombre d'écrivains qui ont parlé, soit de cette cathédrale, soit du Bienheureux, nous disent que celui-ci fut chargé d'en tracer le plan (1). Une légende nous raconte que ce dessin vient en effet de lui, mais qu'il n'est pas le fruit de ses efforts personnels. Il est dû à une nouvelle faveur de la Mère de Dieu. Nous ne résistons pas au désir de terminer ce chapitre par ce touchant récit.

« Un jour Albert était assis dans sa cellule, méditant profondément sur le projet de construction; il demandait avec ferveur d'être éclairé dans l'accomplissement de l'œuvre qu'il voulait entreprendre pour la gloire du Très-Haut. Soudain un éclair brille à ses yeux; effrayé, il lève la tête et se voit enveloppé d'une douce clarté qui fait resplendir tous les objets environnants. Et voilà que quatre personnages pénètrent dans la cellule; sur leurs têtes brillent des couronnes d'or, étincelantes comme les diamants exposés à la lumière. Le premier, vieillard d'un aspect imposant, portait une riche barbe, dont les ondes éblouissantes couvraient sa poitrine; il avait dans sa main droite un compas.

(1) Il n'y a pas unanimité complète sur ce point. La plupart des auteurs admettent l'authenticité de ce fait. Ceux qui semblent le rejeter affirment toutefois que le B. Albert prit une large part à la construction de ce chef-d'œuvre gothique.

Le second, d'un visage plus jeune, portait l'équerre. Le troisième, homme robuste, au menton ombragé par une barbe noire et épaisse, tenait la toise ; et le quatrième, jeune homme à la fleur de l'âge, aux boucles abondantes et blondes, avait le niveau. Ils annoncèrent qu'ils avaient été maîtres dans l'architecture sacrée. Ils s'avançaient d'un pas grave et solennel. Venait ensuite la Vierge sainte, mère de Dieu, tenant dans sa main droite un lis dont la blanche corolle resplendissait du plus vif éclat. Les quatre maîtres se mirent alors, avec le plus grand empressement, à tracer, d'après les indications de leur souveraine, le plan d'un temple majestueux. Le plan extérieur se dessinait peu à peu au moyen de lignes étincelantes, et formait un monument grandiose tel qu'Albert n'en aurait jamais imaginé. Mais cette belle vision ne fut pas de longue durée. L'édifice tout entier environné d'un éclat semblable à la lueur vacillante des étoiles, prit soudain un ensemble ravissant ; puis tout s'évanouit aux regards stupéfaits du bon religieux. Cependant Albert conserva dans sa mémoire le modèle merveilleux qu'avaient tracé les quatre maîtres aux couronnes d'or (1), sous l'inspiration de Marie, et il put livrer au prince-évêque un dessin capable de satisfaire ses désirs les plus ambitieux. »

(1) Les 4 Martyrs couronnés. — Nous donnons la légende d'après Sighart.

### III.

#### Charges qu'occupa le B. Albert.

---

Dieu par un dessein secret de sa providence, voulut montrer qu'Albert n'était pas seulement destiné à être un grand docteur. Il le fit passer successivement dans l'Ordre de S. Dominique et dans l'Eglise par les dignités les plus élevées.

L'an 1254 le chapitre provincial d'Allemagne plaça notre Bienheureux à la tête de la province. Celle-ci comprenait non-seulement l'Allemagne tout entière, mais s'étendait jusqu'en Hollande et en Flandre. Ce fut certes un grand sacrifice pour le savant religieux, mais voyant dans les suffrages de ses frères la manifestation de la volonté de Dieu, il n'hésita pas à quitter momentanément sa chaire et ses études. Les chroniqueurs de l'époque le représentent faisant toutes ses visites à pied, un bâton à la main et mendiant sa nourriture de chaque jour. Plusieurs des règlements qu'il fit sont parvenus jusqu'à nous. Leur but est de maintenir et de perfectionner l'observance régulière, surtout la pratique

de la pauvreté. Malgré la vigueur de la discipline, les couvents se peuplèrent tellement, qu'ils ne suffirent bientôt plus à contenir les novices qui se présentaient. Albert dut songer à de nouvelles fondations.

Quand le Pape Alexandre IV apprit la sagesse avec laquelle le provincial d'Allemagne gouvernait ses frères, il lui confia la difficile mission d'aller prêcher l'Evangile aux peuples de la Pologne (1). Ils avaient résisté jusque-là au zèle des nombreux missionnaires envoyés vers eux par les Souverains Pontifes. Dieu bénit la parole de leur nouvel apôtre; ces peuples se laissaient gagner par son éloquence et surtout par sa sainteté. Il termina son pénible apostolat en emportant la consolation d'avoir ramené au sein de l'Eglise un grand nombre d'âmes égarées.

Pendant que notre saint étendait au loin sa prodigieuse influence et convertissait des peuples entiers, Cologne l'appelait de nouveau dans ses murs. La bourgeoisie de cette ville s'était révoltée contre l'archevêque Conrad. Les troupes des deux partis en étaient venues plusieurs fois aux mains dans de

(1) Ce peuple avait reçu depuis deux siècles la lumière de l'Evangile et avait même défendu sa foi, les armes à la main; mais par suite de circonstances malheureuses, de guerres interminables avec les Mongols et de dissensions intestines, sa foi s'était tellement affaiblie, qu'il était redevenu en quelque sorte païen et à demi barbare.



sanglants combats. Albert fut appelé de commun accord pour tout pacifier. Il y réussit au delà de toute espérance.

A peine avait-il, comme un ange de paix, rendu le calme à une grande ville agitée par la tempête, qu'un autre orage, se levant formidable sur les Ordres religieux, l'appela à la cour pontificale. Cet orage éclata au sein de l'université de Paris, que notre saint avait illustrée par son incomparable génie. Guillaume de S.-Amour, célèbre docteur de cette école, lança contre les religieux de S. François et de S. Dominique le libelle fameux : « Des périls des derniers temps. » Cet ouvrage fourmille des plus noires calomnies. La règle et l'organisation de ces deux Ordres naissants y sont l'objet des attaques les plus injustes. Pas de malheurs, pas de corruption dont ces religieux ne soient la cause et la source. Cet auteur pousse l'audace jusqu'à appeler les Frères-Prêcheurs et Mineurs les précurseurs de l'antéchrist. Il ne craint pas de dire que les Souverains Pontifes, qui les ont solennellement approuvés, ont commis une erreur et une faute que leur suppression seule peut réparer.

On le voit, au moyen âge déjà commençaient contre les Ordres religieux ces attaques que chaque siècle, et le nôtre en particulier, a vu se renouveler. Les disciples ne sont pas au-dessus du Maître, et ce sera toujours pour eux une gloire et un honneur de participer à ses souffrances, comme ils s'efforcent

d'imiter sa vie. Mais Dieu veille sur ceux qu'il a choisis pour être plus spécialement ses disciples. Et toujours Rome, au moyen âge comme aujourd'hui, a élevé la voix pour les venger et les encourager dans leur glorieuse mission. Les Dominicains demandèrent et obtinrent de pouvoir soumettre ce libelle au Souverain Pontife. Le pape Alexandre IV fit appeler Albert à Agnani, où il résidait alors. S. Thomas d'Aquin et S. Bonaventure vinrent le rejoindre.

Les trois illustres docteurs défendirent avec tant d'éclat les Ordres Mendians, que le Pape publia quelques jours après une bulle qui condamnait Guillaume de Saint-Amour comme calomniateur et ordonnait la destruction de son livre.

Cette victoire éclatante que remporta le B. Albert sur les détracteurs de l'état monastique, fut révélée deux ans auparavant à un pieux pèlerin. Voici comment Thomas de Cantimpré rapporte cette intéressante légende :

Le prévôt d'un monastère d'Augustins en Bavière, appelé Gavilus, homme de très-sainte vie, était allé à Rome deux ans avant la grande tribulation survenue aux moines. Étant un jour en prière dans la basilique du prince des Apôtres, il vit en extase l'église se remplir tout à coup d'une grande multitude de serpents dont les épouvantables sifflements n'effrayaient pas seulement ceux qui étaient présents, mais encore Rome tout entière. Saisi de

crainte, le prévôt vit bientôt entrer dans le temple un homme vêtu de l'habit des Frères-Prêcheurs. Pendant que son regard étonné contemplant l'inconnu, il lui fut dit par révélation divine que cet étranger s'appelait Albert. Celui-ci court à l'ambon, où il commence à lire l'évangile selon saint Jean. Lorsqu'il fut arrivé à ce passage : « Et le Verbe s'est fait chair, » le sifflement des reptiles cessa tout à coup, ils furent chassés de l'église et la paix revint. Le saint homme ne comprit pas cette vision, et il s'en retourna dans son pays. Or, un jour qu'il faisait part à sa sœur, sainte recluse d'Allemagne, de ce qu'il avait vu à Rome, celle-ci lui dit, toute remplie de joie : « Chose merveilleuse ! cet Albert que vous avez vu dans votre extase, vient d'arriver, m'a-t-on dit, chez le comte d'Ottenheim. » Le prévôt se réjouit beaucoup de cette nouvelle et dit : « Je veux voir et examiner si c'est bien lui, car j'espère reconnaître encore le visage qu'il avait pendant la vision. » Il courut donc en toute hâte au château, où il reconnut Albert à des marques très-certaines, à sa pose, à son visage, à la couleur de ses cheveux. Il lui fit part de sa vision, mais ni l'un ni l'autre ne purent en comprendre le sens. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans la fameuse dispute arrivée plus tard entre les Ordres Mendiants et l'Université de Paris, tout se passa exactement comme le prévôt l'avait vu pendant son extase (1).

(1) Des autorités graves croient que cette vision ne trouvera sa

Notre bienheureux se préparait à reprendre le chemin de l'Allemagne, quand le Souverain Pontife le força à rester près de lui, en lui imposant la charge importante de Maître du Sacré Palais. S. Dominique, le premier, avait été investi de cette dignité qui, depuis lors, a toujours été confiée à un de ses enfants. Albert était digne de ce choix, puis, que le Maître du Sacré Palais est appelé le théologien du Pape. Pendant qu'il remplit ces fonctions, nous dit un de ses contemporains, il expliqua devant la cour pontificale l'évangile de S. Jean, et grâce à Dieu ce commentaire est parvenu jusqu'à nous (1).

A peine rentré en Allemagne, le grand Homme fut arraché de nouveau à sa solitude. Les suffrages de ses frères vinrent le placer pour la seconde fois à la tête de sa province. Il se remit à la parcourir en tout sens pour maintenir dans les couvents soumis à sa juridiction la ferveur et la rigueur de la discipline monastique. En 1259 il assista au chapitre général de Valenciennes, qui faisait alors partie de la Belgique, et y obtint à force d'instances d'être déchargé du provincialat.

réalisation que le jour où le B. Albert recevra les honneurs suprêmes de la canonisation. *Année Dominicaine*, Novembre 1873.

(1) Quoique certains auteurs ne placent pas le bienheureux Albert dans la liste des Maîtres du Sacré Palais, nous avons cru devoir l'y mettre, à cause des témoignages formels de Thomas de Cantimpré et du P. Joseph Catalano, oratorien, dans sa grande histoire des Maîtres du Sacré Palais. Quoi qu'il en soit, il est impossible de nier qu'il en ait rempli les fonctions pendant près de deux ans.

#### IV.

#### Épiscopat du B. Albert.

---

Notre Bienheureux venait de rentrer dans la vie silencieuse du cloître et de reprendre ses chers livres. Il espérait qu'après avoir atteint sa soixante-sixième année, et occupé tant de charges, il pourrait se préparer par l'étude et la prière au grand et glorieux repos de l'éternité.

Mais la Providence en avait disposé tout autrement.

Comme un flambeau éclatant que l'Écriture nous avertit de ne pas laisser dans l'ombre, Dieu voulait élever son serviteur sur l'un des sièges les plus illustres de son Église. Celui de Ratisbonne étant vacant, le Souverain Pontife jeta les yeux sur Albert pour l'y faire monter. Ce fut à Strasbourg, où il assistait au chapitre de l'Ordre, qu'il apprit la terrible nouvelle de son élévation à l'épiscopat.

Qui nous dira les démarches qu'il fit pour échapper à cette dignité? Il fit valoir son grand âge et son incapacité, et s'excusa en outre sur ce qu'autrefois on avait accepté son refus, quand de semblables honneurs lui étaient offerts. Le général de l'Ordre,



Humbert de Romans, lui écrivit pour l'encourager dans son humble résistance. Cette lettre qui est parvenue jusqu'à nous, montre quel prix l'Ordre des Frères-Prêcheurs attachait à la possession du bienheureux Albert. Il joignit ses larmes à ses prières. Le Pape demeura inflexible. Par un bref du 9 janvier 1260, Alexandre IV commanda au modeste religieux d'accepter cet honneur. Albert obéit et partit immédiatement pour Ratisbonne.

Afin d'éviter toute manifestation, ce fut pendant la nuit qu'il entra dans sa ville épiscopale, accompagné de quelques religieux de son Ordre. Il alla d'abord au couvent des Frères-Prêcheurs, où il avait autrefois enseigné la théologie. Le lendemain, de grand matin il se rendit à la cathédrale, se dirigea vers le sanctuaire, s'y prosterna la face contre terre et répandit devant Dieu d'abondantes larmes et d'ardentes prières. Bientôt la rumeur « le nouvel évêque est dans la cathédrale » court par la ville, le peuple arrive en foule à l'église, et en présence d'une multitude immense et ivre de joie Albert fut placé sur le trône épiscopal de S. Wolfgang. C'était le 30 mars 1260.

Ici commence une nouvelle phase de la vie déjà si remarquable de notre Bienheureux. Nous l'avons vu docteur et religieux, nous allons l'admirer comme prince-évêque à la tête d'un des plus grands diocèses de l'Allemagne.

Albert, se souvenant qu'il était religieux, vécut

avec la plus grande simplicité et se conforma autant que possible aux austères prescriptions de la règle qu'il avait embrassée. Il transforma le palais épiscopal en un véritable monastère et appela auprès de sa personne plusieurs frères de son Ordre. Sa vie était partagée entre les exercices de piété, l'étude et l'administration de son diocèse. Jamais il ne parlait que de Dieu ou avec Dieu. Ses entretiens tout célestes communiquaient à ceux qui les entendaient le souffle de l'amour divin. Que d'heures ne passait-il pas chaque jour dans le saint exercice de la contemplation et de la prière ! Inutile d'insister davantage sur ce côté de la vie du nouvel évêque de Ratisbonne. Nous la connaissons déjà sous cet aspect.

La seconde partie de son temps était consacrée à l'étude. Malgré les graves occupations de son épiscopat, il sut trouver le temps de composer à cette époque plusieurs ouvrages, et entre autres un Commentaire sur S. Luc. Cet ouvrage, un des plus remarquables du saint docteur, est si volumineux qu'un écrivain du XVI<sup>e</sup> siècle dit qu'un homme ne saurait le transcrire en une année, n'eût-il aucune autre occupation. Or, l'épiscopat d'Albert dura à peine deux ans. C'est à propos de ce Commentaire que certains auteurs affirment que la science du Bienheureux tient du miracle.

La troisième partie était pour son diocèse. Albert l'avait trouvé dans un déplorable état ; des luttes continuelles, des guerres sans cesse renaissantes en-

tre les seigneurs et les villes avaient amené une grande dépravation morale qui s'était glissée jusque dans le sanctuaire.

Loin de se laisser effrayer par la grandeur du mal, le nouvel évêque tâcha de mettre son zèle à la hauteur de sa délicate et difficile mission. Non content de protéger ses ouailles par le bouclier de la prière, il se mit à leur annoncer la parole de Dieu. Convaincu que c'était là un de ses principaux devoirs, il parcourait à pied son vaste diocèse pour remplir le ministère de la prédication, et le Ciel bénit surabondamment son éloquence et sa vertu.

Chaque fois qu'une fête se présentait, il célébrait lui-même les offices à la cathédrale et ne manquait jamais d'y annoncer la parole divine. On le vit présider toujours les offices de son chapitre avec une angélique ferveur. Il employa d'autres moyens que lui suggéra son zèle pour ranimer dans les cœurs l'amour de la vertu. Albert ne négligea aucune occasion de faire disparaître les abus qui auraient pu se glisser dans le sanctuaire.

D'après le témoignage de plusieurs auteurs, il construisit un grand nombre d'églises et en fit réparer et orner beaucoup d'autres.

Connaissant par expérience les immenses avantages que l'Église retire du ministère des religieux, notre Bienheureux combla d'éloges et de privilèges les monastères de son diocèse dans lesquels florissait la vie régulière. Ceux qui avaient perdu une partie

de leur première ferveur furent plus spécialement encore l'objet de son attention et de son zèle. Il travailla avec un consolant succès à y faire revivre dans toute sa splendeur l'esprit monastique et religieux.

Se souvenant qu'un évêque est le pasteur et le père de ses ouailles, notre Bienheureux se faisait tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. Les pauvres non moins que les riches pouvaient s'approcher sans crainte de lui. Personne ne le quitta jamais sans emporter la consolation dont il avait besoin. Toujours il donnait de salutaires conseils et faisait d'utiles exhortations. Sa sollicitude s'étendait non-seulement aux pauvres, qu'il assistait de ses aumônes, mais aussi aux malades auxquels il prodiguait des soins vraiment maternels. Il existe des documents qui le prouvent, entre autres l'acte d'une donation faite à l'hôpital de Sainte-Catherine de Ratisbonne. C'est un des plus beaux monuments de charité que le moyen âge nous ait laissés.

Le pouvoir temporel était un second fardeau que l'épiscopat avait placé sur ses épaules, car l'évêque de Ratisbonne était en même temps Souverain. On concevra aisément que notre Bienheureux, qui a écrit des pages si belles et si profondes sur la politique et le gouvernement des peuples, ici encore ne pouvait pas être au-dessous de sa mission. Elle était difficile, mais il la remplit avec une si haute sagesse, que, sous ce rapport, il mérite d'être placé au rang des plus grands princes.

L'Empire était sans chef!... des luttes incessantes avaient amené de grandes dilapidations et dans bien des endroits le peuple était opprimé par des exactions sans nombre. Le prince-évêque commença par retrancher tout luxe dans sa maison et parvint ainsi, tout en soulageant le peuple, à rétablir les finances de l'État. Les violences dont les petits étaient souvent victimes au moyen âge attirèrent encore l'attention du bon pasteur. Dans bien des cas on ne reconnaissait d'autre droit que celui de la force. Notre saint évêque tâcha de porter remède à ce mal si invétéré dans les mœurs de l'époque. Il vit bientôt dans toute l'étendue de l'État la justice prendre la place de la force, et mérita à bon droit d'être appelé le Père de son peuple.

L'épiscopat d'Albert nous présente un grand phénomène. Pendant que la plupart des hommes de génie s'adonnent tout entier à l'étude des sciences et passent leur vie dans le silence du cabinet ou dans l'enseignement des écoles, nous voyons notre saint, un des génies les plus profonds, un des écrivains les plus savants et les plus féconds de tous les temps, nous le voyons administrer avec une sagesse et une vigueur prodigieuses un vaste diocèse. Nous le voyons tenir d'une main ferme la plume du docteur, la crosse de l'évêque et le sceptre du souverain. C'est le cas de s'écrier avec le roi prophète : *Mirabilis Deus in sanctis suis !*

Albert cependant sentait tout le poids de la charge



qu'Alexandre IV lui avait imposée. Il fit de nombreuses instances auprès du Pontife pour être déchargé de ce redoutable fardeau. Ce fut en vain.

Notre saint fit de nouveaux efforts auprès d'Urban IV; et celui-ci, ne pouvant résister à ces demandes réitérées, lui permit d'abdiquer enfin son évêché.

Il s'en démit sur l'heure, rejetant, nous dit un chroniqueur, la charge épiscopale, comme on rejette un charbon enflammé qui brûle la main. Au moment où il était monté sur le trône de S. Wolfgang, il avait trouvé le diocèse dans l'état le plus déplorable, et après deux ans, sur le point de reprendre le chemin de sa cellule, il le remettait florissant entre les mains de son successeur. Partout régnaient la paix et le bonheur. Les pauvres et les malades étaient soulagés; l'état sans dettes voyait avec joie ses coffres s'emplir d'or; le peuple, ramené à la piété des premiers jours du christianisme, trouvait dans ses prêtres les représentants de Dieu par la double majesté de leur consécration et de leur vertu; enfin dans les monastères, les religieux, rappelés à leur antique ferveur, offraient un spectacle digne des anges et des hommes. Albert pouvait donc, sans faillir aux devoirs de sa conscience, déposer la crosse; en peu de jours il avait rempli de longues années.

---

## V.

### Le B. Albert après son Episcopat.

---

Albert, rendu à une liberté qu'il avait si ardemment désirée, rentra avec joie dans son humble cellule. Cette fois du moins il espérait passer dans la prière et l'étude les quelques années qui lui restaient encore à vivre. Cependant la jouissance d'un repos nécessaire et si bien mérité ne fut pas longue.

Le souverain pontife Urbain IV, qui l'avait déchargé de l'épiscopat, lui imposa la mission à la fois difficile et fatigante de prêcher la croisade. Dieu voulait que l'Allemagne tout entière vît resplendir cet illustre flambeau qui avait brillé d'un si vif éclat à Ratisbonne. Agé de 70 ans, tout couvert des rides du vieillard, notre bienheureux retrouva les accents et l'enthousiasme de sa jeunesse. Il sillonna en tous sens la Bavière, la Souabe, la Franconie et la Bohême, et partout sa parole puissante soulevait les populations. Nobles et roturiers, pauvres et riches, séduits par cette éloquence de feu, sentaient passer dans leur âme une sainte ardeur pour la délivrance des lieux qui virent naître et

mourir le Christ. Ce fut à deux reprises différentes que Rome lui confia le soin de prêcher la guerre sainte.

Dès qu'il eut rempli cette mission et entraîné une partie de l'Allemagne vers le tombeau du Christ, le saint vieillard se retira au couvent de Wurtzbourg, où il passa quatre ans. Il mit ce temps à profit pour prêcher, enseigner et écrire plusieurs ouvrages. L'estime que tous avaient de la sagesse d'Albert vint l'arracher bien des fois au silence de sa cellule. Surgissait-il un différend entre l'évêque et la bourgeoisie, on l'appelait de commun accord pour le terminer. Il existe encore un bon nombre d'actes d'arbitrage qu'il fit à cette époque. C'est ainsi que nous le voyons prévenir les horreurs de la guerre civile, qui était sur le point d'armer les milices bourgeoises contre l'évêque de Wurtzbourg. Pendant ce même séjour, Albert dirigea les constructions du couvent et de l'église des dominicains de cette ville.

Mais bientôt d'autres maisons de l'Ordre réclamèrent sa présence et ses conseils. Le B. Albert partit pour la Souabe et l'Alsace. Sur ces entrefaites de tristes événements jetaient la désolation et le trouble dans la ville de Cologne. L'Archevêque tombé au pouvoir des factieux gémissait dans les fers depuis plus de trois ans. Albert résolut de se rendre dans sa seconde patrie, le berceau de sa grandeur. Dès qu'on eut reçu la nouvelle du voyage,

les partis ennemis s'entendirent sur-le-champ pour faire au Bienheureux une magnifique réception : le peuple, la noblesse, le clergé, la ville tout entière accourut enthousiaste au-devant de lui. En retour de ces honneurs, il rendit à cette ville le calme que depuis trois ans elle ne connaissait plus. Quelques jours suffirent à sa sagesse pour tout pacifier. L'Archevêque recouvra sa liberté, l'union revint entre le pasteur et les brebis et Cologne proclama une seconde fois notre saint l'Ange de la paix.

Il se retira aussitôt, comme dit un de ses biographes, dans son ancienne cellule et reprit son premier genre de vie. L'exactitude minutieuse avec laquelle il accomplit les moindres prescriptions de la règle édifia d'autant plus qu'il avait occupé une place plus élevée dans la hiérarchie ecclésiastique. Il remonta dans sa chaire de théologie et travailla à la composition de nouveaux ouvrages. De toutes parts on s'adressait à lui pour la solution des plus grandes difficultés qui se rencontraient alors dans l'enseignement de toutes les sciences. Il existe encore des consultations envoyées par l'université de Paris à notre illustre docteur. Les historiens remarquent qu'à mesure qu'il avançait en âge, Albert s'appliquait davantage à la culture des sciences divines et à la méditation des Saintes Écritures.

C'est à cette époque de sa vie que le Bienheureux,

courbé sous le poids de la vieillesse, parcourut une partie de l'Allemagne et des Pays-Bas. Nous le trouvons consacrant les églises d'Esslingen et de Bâle, visitant Colmar, Strasbourg etc. Dans les Pays-Bas il consacra des églises à Nimègue, Utrecht, Maestricht, Anvers, et deux autels dans l'église des dominicains à Louvain (1).

Albert, dans ses nombreux voyages, fut témoin du prodigieux mouvement qui porta le XIII<sup>e</sup> siècle à élever de superbes cathédrales et à couvrir l'Europe de monastères. Au témoignage d'un de ses plus savants biographes, il contribua lui-même à l'érection de plus de cent maisons religieuses et églises. Une des constructions les plus célèbres qu'il dirigea pendant les dernières années de sa vie, fut celle de l'admirable chœur de l'église des dominicains à Cologne; c'est ce que prouvait l'inscription d'un des vitraux qui disparut avec le reste de l'église sous les coups du Vandalisme de 1793.

Pendant que le saint vieillard construisait avec une magnificence sans pareille le chœur de l'église de son couvent; tandis qu'il ne cessait de prêcher, d'enseigner et d'écrire, un grand événement se préparait dans l'Eglise: c'était un concile général convoqué à Lyon. Grégoire X y amena avec lui S. Bonaventure, et ordonna à S. Thomas d'Aquin d'y venir sans retard. Celui-ci se mit aussitôt en route.

(1) Voir l'Appendice I.



Pendant le voyage de Thomas, son ancien et vénérable maître, assis au réfectoire avec ses frères, se mit à sangloter. Comme on l'interrogeait, il s'écria : Thomas, mon fils dans le Christ, l'éclatant flambeau de l'Eglise, vient en ce moment même de s'en aller de ce monde vers son Seigneur. Et en disant ces mots il répandit d'abondantes larmes. On observa attentivement le jour et l'heure de cet événement, et il se trouva que c'étaient exactement ceux où le Docteur angélique avait quitté la terre. Chaque fois que dans la suite Albert entendait parler de Thomas, il se mettait à pleurer. Il suffisait de prononcer son nom pour qu'il fondit en larmes.

Notre saint entendit quelque temps après, que les écrits de son illustre disciple étaient l'objet de violentes critiques de la part de certains docteurs. Cassé de vieillesse, car il avait quatre-vingt-quatre ans, il part pour Paris, convoque toute l'université et venge dans plusieurs discours S. Thomas de toutes les accusations qu'on avait élevées contre sa doctrine.

C'est là à notre avis un des traits les plus touchants de la vie de notre Bienheureux. Il prouve que la grâce ne détruit pas la nature et que la science ne dessèche pas le cœur.

---

## VI.

### Dernières années et mort du B. Albert.

---

Le pape Grégoire X appela notre Bienheureux au concile de Lyon (1), qui s'ouvrit le 7 Mars 1274. Albert, malgré son grand âge, obéit sans hésitation aux ordres formels du vicaire de Jésus-Christ.

Arrivé au terme de ce long et pénible voyage, il trouva l'assemblée déjà réunie et fut reçu par elle avec beaucoup d'honneur (2). Ce dut être pour notre saint docteur une grande consolation et une grande joie que de contempler avant de mourir le magnifique spectacle que présentait cette auguste réunion.

D'après plusieurs historiens Albert prononça en présence du Souverain Pontife un discours en faveur de Rodolphe de Habsbourg, élu roi des Romains. A partir de cette époque le pape se déclara

(1) Mgr Tizzani, *Histoire des Conciles*, traduit par le R.P. Doussot, lecteur en théologie des Frères-Prêcheurs.

(2) L'Ordre de S. Dominique y était représenté par trois cardinaux, trente évêques, sans compter un grand nombre de ses docteurs.

pour ce prince, auquel il écrivit de se préparer à recevoir de ses mains la couronne impériale.

Albert intervint très activement dans les discussions avec les Grecs et prit une part considérable aux autres travaux de l'assemblée.

De retour à Cologne, il se remit à l'étude. C'est à cette époque qu'il écrivit la Somme de Théologie et deux opuscules ascétiques : le Paradis de l'Ame, et l'Union avec Dieu. La composition de ces savants ouvrages n'empêchait pas notre Bienheureux de continuer les leçons publiques de théologie. Un jour qu'il donnait son cours au couvent de Cologne devant une nombreuse et illustre assemblée, comme il cherchait péniblement des preuves pour confirmer sa thèse, la mémoire lui fit tout à coup défaut au grand étonnement de tous. Après avoir gardé quelque temps le silence, il se remit de son trouble et s'exprima en ces termes : « Mes bien chers auditeurs, je veux vous faire connaître le passé et le présent. Quand dans les jours de ma jeunesse je m'adonnai à l'étude, je choisis pour mon partage, sous l'impulsion de l'Esprit-Saint et pour obéir à la bienheureuse Mère de Dieu, l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Cette divine maîtresse m'excita à m'y appliquer constamment à l'étude. C'est ce que j'ai fait avec de persévérants efforts et le secours de la prière. J'ai toujours obtenu par ce moyen ce que je ne pus puiser dans les livres. Or, comme je conjurais souvent avec larmes cette douce et compatis-

sante Vierge, et que je la pressais un jour avec ardeur de vouloir bien me donner la lumière de la sagesse éternelle, et fortifier en même temps mon cœur dans la foi afin que jamais je ne fusse absorbé par la science de la philosophie, ni ébranlé dans mes croyances, elle m'apparut et me consola par ces paroles : « Persévère, mon fils, dans la vertu et les travaux de l'étude, Dieu protégera ta science et la conservera pure pour le bien de son Eglise. Afin que tu ne chancelles pas dans ta foi ; toutes tes connaissances philosophiques te seront enlevées à la fin de ta vie. Tu redeviendras semblable à un enfant par l'innocence et la naïveté de ta foi ; après cela tu t'en iras à Dieu. Et quand un jour dans une leçon publique tu perdras la mémoire, ce sera le signe de la prochaine visite de ton Juge... »

« Mes bien-aimés, ce qui m'a été annoncé vient de s'accomplir. Je sais et reconnais maintenant que mon temps est écoulé et que le terme de ma vie est proche. Je confesse donc devant vous que je crois fermement tous les articles de la foi chrétienne, et si j'avais dit ou écrit quoi que ce soit, ou si à l'avenir je disais quelque chose qui ne fût point en rapport avec la croyance catholique, que cela soit anéanti ! »

A partir de ce moment Albert ne s'occupa plus ni d'études, ni d'enseignement et se retira dans sa cellule, ne vivant plus que pour Dieu.

Il cessa tout rapport avec les personnes du monde.

Un jour l'archevêque de Cologne vint frapper à la porte de sa cellule en disant : Albert, êtes-vous là ? Le vénérable vieillard n'ouvrit pas et se contenta de répondre : Albert n'est plus ici, il y a été autrefois. Le Pontife ravi d'admiration n'insista pas et, se tournant vers ceux qui l'accompagnaient, leur dit : C'est bien vrai, Albert n'est plus ici, il ne vit plus comme un homme, mais comme un ange, détaché de toutes choses, prêt à prendre son essor vers le ciel. Il visitait chaque jour le lieu où il devait être enseveli. Il soupirait comme saint Paul après la dissolution de son corps pour être avec le Christ.

L'heure de la délivrance ne tarda pas à sonner. L'illustre docteur brisé par l'âge et le travail, sentit avec joie sa fin s'approcher et reçut avec d'admirables sentiments de foi les derniers sacrements de l'Eglise. Bénissant tous ses frères assemblés autour de lui, il leur fit de touchants adieux. Tous versaient des larmes en voyant ce saint vieillard assis sur une pauvre chaise et en l'entendant chanter avec enthousiasme ces paroles du roi prophète : *Sicut audivimus sic vidimus*. Ce que j'ai entendu dire, je vais le voir moi-même au ciel. C'est en redisant ces paroles qu'Albert rendit sa belle âme au Dieu qu'il avait si fidèlement servi. C'était le vendredi 15 novembre 1280. Albert était âgé de 87 ans, il en avait passé 60 dans l'Ordre de S. Dominique et plus de 50 dans l'enseignement. Il laissa de nombreux écrits dont nous parlerons tout à l'heure.



Le corps d'Albert, revêtu des ornements pontificaux, fut exposé dans l'église de son Ordre. Tout le clergé de la ville, son archevêque en tête, beaucoup de nobles, une foule innombrable de peuple assistèrent à ses funérailles. Cette cérémonie se fit au milieu d'un deuil universel.

L'église de Ratisbonne vint réclamer la dépouille de son ancien évêque, mais ses frères ne voulurent pas se dessaisir d'un si précieux trésor. Ils déposèrent son corps au milieu du chœur des religieux, à la place désignée par lui. On y grava sur le marbre cette simple inscription : L'an du Seigneur 1280, le 15<sup>me</sup> jour de novembre, mourut le vénérable Seigneur frère Albert, ancien évêque de Ratisbonne, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs et maître en sacrée théologie : que son âme repose en paix.

Terminons ce chapitre par une belle page du vénérable Humbert de Romans, V<sup>me</sup> général des Frères-Prêcheurs, contemporain et ami d'Albert.

« Cet homme célèbre, dit l'ancien Souverain du Dauphiné (1), frère Albert, semblable à l'arbre de vie planté au centre du paradis terrestre, porta sans relâche des fruits d'honneur et de grâce. A ne considérer que les apparences extérieures, il était

(1) C'est à tort que le docteur Sighart donne cette qualification au Vén. Humbert. C'est Humbert II, entré dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs 72 ans après la mort du Vén. Humbert, qui donna le Dauphiné au roi de France à condition que l'héritier du trône prendrait le nom de Dauphin.

d'une taille avantageuse et bien doué en forces physiques. Il avait un corps formé d'après les plus belles proportions et parfaitement fait pour toutes les fatigues du service de Dieu.

« Depuis le jour où il entra dans l'Ordre, il marcha courageusement dans le chemin de la justice par l'observation des règles et la mortification de sa chair, cherchant ainsi par un long martyre à triompher des poursuites de l'ennemi. Il passait souvent les nuits dans la prière, et, dans ses sublimes contemplations, il s'offrait lui-même en holocauste sur l'autel du cœur. Le jour, il célébrait les divins mystères sur l'autel sensible avec la pureté d'âme la plus grande et le plus ardent amour. Il était sans cesse occupé, soit à lire, écrire, dicter, soit à prêcher ou à entendre les confessions. Jamais il n'accorda de repos à son esprit dans les œuvres divines. Et, comme la sagesse n'entre point dans les âmes mauvaises et n'habite pas dans un corps asservi au péché, il conserva toujours la pureté de sa conscience, afin de pouvoir lire avec fruit les saintes Ecritures, qu'il aimait passionnément. Embrassé des flammes de la charité, il travaillait au salut du prochain avec des succès inouïs. L'exemple de sa sainte vie, sa piété angélique, sa prodigieuse érudition, et son zèle infatigable à déraciner l'erreur, lui procurèrent une incroyable influence, non-seulement en Allemagne, mais presque par toute la terre.

« Bien que très-aimable dans ses exhortations, il était sévère dans ses reproches et l'ennemi mortel des vices. Il fut aussi un modèle de grandeur d'âme; car, dans le soin qu'il prenait de ses frères en Jésus-Christ, il ne connaissait ni rois ni puissants de la terre. Comme prédicateur, il pesait tout dans la balance de la justice et distribuait à chacun selon ses besoins, soit qu'il parlât aux riches ou aux pauvres. Il frappait tout le monde avec la flèche de la vérité. Il édifiait partout où il séjournait.

« Il se montra toujours véritablement évangélique par l'observation de l'humilité et de la pauvreté qu'exige la règle de l'Ordre. Quand, dans la visite des couvents, il excitait les frères à la pratique du saint zèle, tous écoutaient avec un extrême plaisir la parole de Dieu, qui s'échappait de ses lèvres comme d'une source du paradis. Ses ordonnances qu'on retrouve encore dans beaucoup de couvents, prouvent la sollicitude avec laquelle il veillait sur ses religieux. Quand quelquefois, sur l'ordre du Saint-Siège ou à la prière des évêques, il visitait dans leur diocèses les maisons de moines, de chanoines réguliers ou de religieuses, afin d'y rechercher ce qui s'y pratiquait contre les règles et la perfection, il ramenait avec un zèle admirable dans la voie de l'observance tous ceux qui avaient eu le malheur de s'en éloigner. Or, comme il était un miroir sans tache de toutes les vertus, et qu'on

pouvait dire qu'aucun homme ne lui fut semblable, qu'aucun n'observa au même degré les commandements du Très-Haut, il fut comblé des faveurs de Dieu et l'objet de la bienveillance et de l'amour de tous. Loin de s'en glorifier, il rapportait tout à la grâce ; rempli d'une profonde humilité, il connaissait l'esprit d'orgueil qui cherche à se produire dans de semblables circonstances. Il évita toujours avec soin les coups de l'ennemi, afin de ne pas tomber, ébloui par les nuages trompeurs des flatteries humaines, dans l'abîme de l'orgueil. Comme tout ce qui vit devant la face de Dieu, il marchait en sa présence, toujours prêt à aller là où l'appelait l'inspiration de l'Esprit. Il méprisa les honneurs terrestres, et n'estima pas plus la mitre ou la crosse épiscopale que la besace et le bâton du moine. Il n'aima rien ici-bas, si ce n'est le Christ et sa justice (1). »

(1) Sighart, 177.

---

## VII.

### Science du B. Albert.

---

Il est temps de parler de la science d'Albert. C'est elle qui lui a valu dès son vivant le surnom de Grand. Ses contemporains disaient de lui qu'il possédait toutes les connaissances qu'il est possible d'acquérir.

Alexandre IV, en annonçant aux membres du clergé de Ratisbonne qu'il leur avait donné Albert pour évêque, lui décerna les plus grands éloges. On lit dans le Bullaire Dominicain, que Pie II, dans un discours prononcé à Mantoue, lui donna le titre de Bienheureux et de Docteur de l'Eglise. Saint Antonin le proclame un homme qui illumine le monde par la sainteté de sa vie et par la réputation de sa science.

Ces éloges et tant d'autres que nous passons sous silence ne sont pas exagérés : car la science d'Albert tient vraiment du prodige. Ses œuvres se composent de 21 volumes in-folio, et depuis leur publication on a découvert 52 ouvrages dont l'authenticité est parfaitement établie et 46 autres qui doivent

être l'objet d'un examen ultérieur. De sorte que la nouvelle édition des œuvres du Bienheureux comprendra une trentaine de volumes in-folio. On a fait remarquer judicieusement qu'il faudrait près d'une vie d'homme pour copier les œuvres du grand Docteur.

Ce qui leur donne une nouvelle et prodigieuse splendeur, c'est la variété; car il a parlé de toutes les matières divines et humaines avec une fécondité et une érudition qui n'ont pas été surpassées.

Il est une circonstance qui vient donner une nouvelle preuve de ce qu'il y a de prodigieux dans la science du B. Albert: ce sont les diverses charges qu'il occupa et les nombreux voyages qu'il fit. Il fut prédicateur et professeur dans un grand nombre de villes d'Allemagne; deux fois provincial, évêque de Ratisbonne, prédicateur de la croisade, légat du Pape en Pologne. Il séjourna deux ans à Rome etc. Il se rendit trois fois à Paris, parcourut bien des fois l'Allemagne, la Pologne, la Souabe, la Franconie et la Bavière. Après son épiscopat on le voit construisant un grand nombre d'églises en Allemagne et dans les Pays-Bas. Enfin, après avoir été à Paris pour défendre saint Thomas, à peine de retour à Cologne, il repart pour le Concile de Lyon. On se demande comment un homme qui a tant voyagé a pu tant écrire, et l'on s'étonne qu'après avoir tant écrit il ait pu tant voyager.



Afin de donner une idée plus exacte de l'étendue et de la fécondité de la science d'Albert, il nous faut jeter un regard rapide sur ses œuvres.

Elles se divisent en deux parties. La première est consacrée à la philosophie et aux sciences naturelles.

Viennent d'abord plusieurs traités sur la logique; ce sont les commentaires sur Aristote si célèbre au moyen âge. Albert nous donne la philosophie du Stagyrte complétée et corrigée.

Après la logique, la physique.

Les grands docteurs du moyen âge appelaient physique la seconde partie de la philosophie, et la définissaient: la science qui a pour objet l'étude de l'être sujet au mouvement sensible. Cette partie de la philosophie embrasse l'universalité des êtres. On le verra, depuis les minéraux cachés dans les entrailles de la terre, jusqu'au soleil qui brille au firmament, depuis l'humble insecte qui rampe sur la terre, jusqu'à l'homme, tous les êtres qui ne peuvent échapper aux lois du mouvement, ont passé par le creuset de la puissante analyse d'Albert.

Il faudra bien que l'on nous permette de ne donner ici qu'une simple énumération. Notre docteur scrute d'abord les entrailles de la terre pour lui arracher ses secrets. C'est ce qu'il fait dans ses traités de géologie et de minéralogie. Il étudie la configuration de la terre et consigne ses observations dans ses magnifiques livres de cosmographie et géogra-

phie. De là il passe à l'étude des diverses productions de la terre et des êtres qui l'habitent. Il nous a laissé un ouvrage sur la botanique. Il a consacré un volume in-folio à la zoologie, sans compter quelques traités spéciaux sur la même matière.

S'élevant au-dessus de ce monde, il contemple le ciel avec ses astres innombrables, et bien qu'il n'eût pas à sa disposition les instruments qui ont fait faire à la science de si merveilleux progrès, il est cependant arrivé à des découvertes étonnantes. Il a écrit en outre des traités spéciaux sur l'architecture, la géométrie, la mécanique, la perspective, la musique, la statique, l'agriculture, la chasse, la pêche, la navigation, la médecine. Mais c'est quand il arrive à l'homme que son génie semble s'élever à de nouvelles hauteurs. Avec quelle puissance de pénétration il analyse le corps humain, avec quelle sûreté de coup d'œil il sonde jusqu'aux derniers replis de l'âme, avec quelle abondance, quelle précision il décrit dans des traités spéciaux les diverses facultés de l'homme, l'intelligence, la volonté, la mémoire! C'est un des plus beaux traités de psychologie que nous connaissions.

Et pour finir ce qui est du domaine de la physique, que de découvertes ne devons-nous pas au génie du B. Albert le Grand? Récemment encore la Revue catholique de Louvain (1) en énumérait plu-

(1) *L'étude de la nature au moyen âge*, par M. A. Proost. Livraisons de février et de mars 1873. — On trouvera dans cet article une ré-

sieurs dont notre siècle s'est glorifié à tort d'être l'auteur. Ses biographes recueillent des légendes pleines de poésie qui le montrent transformant l'hiver dans un printemps délicieux, fabricant un automate doué du don de la parole et du mouvement. Grâce à ses découvertes, il fit tant de choses merveilleuses qu'on le prendrait pour un magicien si nous ne le voyions attaquer lui-même à outrance la magie dans un ouvrage venu jusqu'à nous.

La métaphysique, qui occupe facilement la première place après la théologie, trouva dans Albert en quelque sorte son fondateur. Aristote, il est vrai, avait laissé quelques traités sur cette matière, mais incomplets et renfermant bien des erreurs. Albert retient l'or de la vérité, le dégage de tout alliage, en construit un splendide édifice et porte si loin la perfection de cette science que ses successeurs n'eurent plus qu'à amplifier ou à préciser davantage certaines parties. C'est là qu'il nous montre les esprits célestes; et au-dessus du monde, et au-dessus des âmes, et au-dessus des anges, il nous fait contempler Dieu autant que les forces de la raison peuvent le découvrir.

Vaine serait la science qui s'arrêterait à une froide et stérile contemplation des êtres. Toujours elle doit nous porter à aimer Dieu et à pratiquer nos devoirs.

ponse suffisante à bien des préjugés contre la physique du moyen âge.— Le R. P. Danzas dans son ouvrage déjà cité consacre un appendice aux sciences naturelles d'Albert. (T. II, app. C.)

Aussi le B. Albert, après avoir montré d'un côté l'homme avec toutes ses facultés et toute sa grandeur, et de l'autre Dieu, l'infini, le créateur, nous dévoile les relations qui existent entre ces deux êtres ; en d'autres termes les devoirs que Dieu impose à l'homme. C'est ce qu'il fait dans ses dix livres d'éthique. Dans cet ouvrage il parle longuement de la vertu et du bonheur qui en est le terme prédestiné, et ici nous retrouvons le grand Docteur avec toute la puissance de sa dialectique. La lecture de ces livres procure au savant de bien douces jouissances, en lui faisant mesurer l'immense supériorité de la morale de Jésus-Christ sur la morale du paganisme représentée par Platon et Aristote. Les œuvres philosophiques se terminent par un traité sur la politique. Avec quelle profonde sagesse Albert donne des leçons aux peuples et aux rois !

A la vue de cet abîme de science, l'intelligence s'effraye et se demande : Est-ce bien là le travail d'un seul homme ? et cependant nous n'avons que les matières traitées par ce grand Docteur dans les six premiers volumes de ses œuvres complètes. Il nous reste à traiter de la science théologique, à laquelle sont consacrés les 15 derniers volumes. C'est là que nous le verrons briller d'un nouvel éclat.

---

## VIII.

### Science du B. Albert (SUITE).

---

Avant d'étudier la science théologique du B. Albert, écoutons-le nous montrant la place qu'occupe la théologie parmi les sciences humaines. « Il la considérait comme la reine de toutes les sciences et ses décisions lui paraissaient fondées sur le roc inébranlable; sa méthode lui semblait plus sûre, son empire plus magnifique, ses découvertes plus vastes, plus nombreuses, plus célestes que celles de toutes les autres. »

Ce sont ces parages que sa grande intelligence aimait à visiter; de là il nous a rapporté de nombreux écrits d'exégèse, de dogme, de morale et d'ascétisme.

Commençons par l'Écriture Sainte. Les écrits du B. Albert sur les livres inspirés n'occupent pas moins de six volumes in-folio. Il a commenté les Psaumes, les Lamentations de Jérémie, Baruch, Daniel, les petits Prophètes, les Proverbes, les quatre Évangélistes et Apocalypse de S. Jean. Le catalogue authentique de ses œuvres non renfermées

dans l'édition de Lyon contient des notes sur toute la Bible, des commentaires sur Job, sur les Cantiques, sur Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, et sur toutes les épîtres de saint Paul.

Le B. Albert ouvre une ère magnifique à l'explication des livres inspirés. Avec la profondeur remarquable de son génie, l'exquise splendeur de son imagination, l'étonnante richesse de son érudition, il fit de ses commentaires une suite non interrompue de chefs-d'œuvre. Le grand Docteur explique verset par verset le texte sacré, en montre le divin enchainement et en expose les sens variés. « Familier, nous dit Ozanam (1), avec les langues de l'antiquité et de l'Orient, il avait puisé à ces deux sources de la tradition des forces gigantesques. » Il avait donc une intelligence parfaite des mots et de leur valeur, ce qui donne à son interprétation une grande puissance. Mais allant plus loin, il scrute et expose les différents sens cachés sous la lettre de l'Ecriture. Et dire que ces commentaires si beaux et si nombreux ont été écrits, alors que notre Bienheureux occupait des charges qui suffiraient à épuiser toutes les ressources d'une intelligence même plus qu'ordinaire !

Son commentaire sur S. Luc, chef-d'œuvre d'exégèse qui forme un énorme volume in-folio, fut écrit pendant une des années de son court et laborieux épiscopat.

(1) Le Dante.



A côté de l'Ecriture viennent se placer les Pères, seconde source de la théologie.

Albert avait lu les plus remarquables d'entre eux. Il cite sans cesse S. Jérôme, S. Augustin, S. Hilaire, S. Bernard, S. Chrysostôme, S. Damascène, S. Denis, etc. Il fit sur les ouvrages de ce dernier un commentaire et y découvrit des choses admirables sur le royaume de Dieu. Le Ciel lui-même, dans une vision célèbre, l'aida dans ce travail d'une difficulté extrême. S. Paul lui apparut et lui donna l'explication de toutes les obscurités qui l'arrêtaient dans la composition de cet ouvrage. Il nous a laissé des annotations sur plusieurs livres de S. Augustin : les Confessions, la Trinité et de l'Immortalité de l'âme, la Genèse etc., sur un opuscule de S. Jean Chrysostôme et sur les sentences de S. Prosper.

Nous voici arrivé aux écrits théologiques proprement dits de notre grand Docteur, dans lesquels il embrasse toutes les parties de cette science. Les deux ouvrages les plus importants sur cette matière, sont le commentaire sur le Maître des sentences, et la Somme théologique.

« Le commentaire sur Pierre Lombard, qui embrasse trois in-folio, surpasse, nous dit le biographe de notre saint, tous les travaux du même genre en ampleur et en pénétration : il est curieux de voir combien l'unité apparaît sous sa plume dans un ouvrage qui en manque généralement. Unissant la

prière à la science, il termine souvent ses commentaires par une ardente invocation. »

La Somme théologique de notre Bienheureux peut être considérée comme le couronnement de toutes ses œuvres. Il l'écrivit dans les dernières années de sa vie, alors que son génie avait atteint l'apogée de sa puissance. Cette Somme vraiment gigantesque renferme la science universelle de Dieu et du monde, du ciel et de la terre. Quand il commença cet ouvrage, le B. Albert ne connaissait pas la Somme de son illustre disciple. Dès qu'il la vit apparaître, il brisa aussitôt sa plume et ne voulut point continuer son œuvre. Il lui suffisait d'avoir frayé la voie à S. Thomas qui se servit des connaissances de son maître, suivit sa méthode et ses divisions.

Ce ne fut pas seulement dans les universités et dans les écoles que Albert enseigna, souvent il montait en chaire pour expliquer au peuple les vérités de la foi.

Il parcourait l'Allemagne en tous sens pour prêcher l'Evangile. Il nous a laissé un certain nombre de ses sermons : sermons du temps, homélies sur tous les évangiles de l'année, panégyriques des saints, trente-deux sermons sur l'Eucharistie. Nous ne dirons rien de la profondeur et de la richesse de ces compositions, ni de leur éloquence. Admirons comment ce génie incomparable, accoutumé aux plus hautes spéculations de la science, sait s'abaisser

jusqu'au langage simple et familier de la foule. Les plus profonds mystères de la foi et de la vie chrétienne sont rendus dans ses sermons accessibles aux intelligences les plus vulgaires. Aussi rien d'étonnant, si des foules avides d'entendre sa parole se pressaient enthousiastes au pied de sa chaire. Pour ne citer qu'un exemple, quelques-uns de ses frères lui avaient demandé de leur donner en forme de sermons la doctrine si difficile du mystère eucharistique. Il leur composa sur cet adorable mystère trente-deux sermons que l'éditeur de ses œuvres appelle vraiment divins. Nous citons de préférence cet ouvrage parce qu'il a été réédité plusieurs fois en ce siècle (1). C'est une mine inépuisable. Tous peuvent en tirer de merveilleux trésors; le prédicateur y trouvera des sujets aussi simples que féconds, et l'âme pieuse des considérations, qui augmenteront sa dévotion et son amour pour Jésus eucharistique.

Non content de donner dans tous ses écrits une part à l'esprit de piété, il voulut faire des ouvrages spéciaux sur cette matière. Un des Pères de l'Eglise qui le premier a expliqué les rapports intimes de

(1) Cet ouvrage a été réimprimé sous le nom de S. Thomas, en Allemagne et en Belgique. C'est bien à tort. Car le manuscrit écrit de la main du B. Albert se voit encore aujourd'hui à Cologne. Il en a paru une traduction chez Casterman, sous ce titre : *De l'adorable Sacrement de l'Eucharistie, par S. Thomas d'Aquin.*

l'âme avec Dieu, est saint Denis. Nous avons vu le B. Albert en faire une étude approfondie et en donner un beau commentaire. Il voulut encore consacrer son talent à écrire sur la perfection religieuse et composa un ouvrage sur la vie monastique. Mais il ne suffit pas de connaître le chemin pour aller à Dieu, il faut avoir la force de le suivre toujours. Or cette force nous la puisons dans la prière et dans les sacrements.

Le B. Albert l'avait compris. Aussi trouvons-nous dans ses œuvres d'admirables formules de prières en l'honneur de chaque saint. Il n'oublia jamais qu'il appartenait à un Ordre qui se glorifie d'avoir reçu de Marie son habit et le rosaire. Il n'oubliait pas non plus que c'était à Elle qu'il devait sa vocation et sa science. Albert était si dévot envers la sainte Mère de Dieu, dit Rodolphe, qu'il ne pouvait taire ses louanges, et que bien plus il ajoutait à tous ses livres quelque chose sur sa Dame bien aimée, ou terminait ses études par un chant à sa gloire. Il composa en l'honneur de la glorieuse Vierge plusieurs séquences sabbatines qui se distinguent par leur harmonie et leur esprit intérieur autant que par leur sens profond. C'est dans le jardin du monastère qu'il aimait à les chanter avec beaucoup de suavité, de dévotion et d'enthousiasme. Souvent des soupirs et des larmes interrompaient son chant et trahissaient ainsi la violence de son amour et la candeur de sa piété.

Il nous a laissé sur Marie plusieurs ouvrages dont le plus important a pour titre *Mariale*, travail étonnant de science et d'érudition, plus étonnant encore de piété et d'onction. Là Marie apparaît dans toute sa gloire et toute sa grandeur. On y sent tressaillir l'âme d'Albert. Ce ne sont pas de simples traités, mais de véritables poèmes. Il composa en outre un petit office en l'honneur de S. Joseph, auquel il avait une particulière dévotion.

A côté de la prière se trouvent les sacrements, dont l'Eucharistie, dit S. Thomas, est la fin et la consommation. Or qui dira la dévotion du B. Albert pour l'adorable Sacrement de l'Autel, sur lequel il a écrit plusieurs ouvrages?

Quel beau livre que celui sur le saint sacrifice de la messe! Il y rassemble tout ce que les Pères et docteurs ont écrit. Il y ajoute des remarques toujours originales et profondes. Il écrivit encore un traité sur l'Eucharistie considérée comme sacrement, traité dont on a pu dire, que tout ce que les âges modernes ont mis au jour sur ce sublime mystère n'est pour ainsi dire qu'un fragment, un écho de ce pieux cantique chanté par Albert à la gloire du Saint des saints.

Arrivé au déclin de l'âge, prêt à aller s'unir à Dieu dans les joies du paradis, il composa deux ouvrages : le Paradis de l'Ame et de l'Union avec Dieu. Dieu permit que son dernier écrit indiquât d'une manière facile et attrayante la voie de la per-

fection, qui consiste à s'unir à Dieu ici-bas par la grâce et là-haut par la gloire.

Pouvait-il plus dignement terminer sa carrière d'écrivain et chanter un plus beau cantique au moment de mourir à la vie du temps pour aller vivre dans les splendeurs de l'éternité?

---



## IX.

### Honneurs rendus à la mémoire du B. Albert.

---

Dieu manifesta la sainteté d'Albert par de nombreux miracles (1).

Lors de la première translation de ses reliques, le saint corps, nous dit un biographe, fut retrouvé tout entier, en bon état, avec tous ses membres, tous ses ornements, et exhalant une délicieuse odeur ; mais il était tourné la face contre terre, comme il avait coutume de se mettre quand il priaient pendant sa vie. Il avait donc pris dans son sépulcre, et comme par miracle, la position qui autrefois lui

(1) L'historien du B. Albert le Grand raconte que de son vivant ce saint religieux s'était rendu célèbre par un grand nombre de miracles, et que par la négligence des frères, ses contemporains, à en écrire les actes, on en avait complètement perdu la mémoire. « Il est vrai, ajoute-t-il à leur décharge, que les religieux de son temps n'en tenaient pas bien compte, par la raison que faire des miracles c'était chose assez commune parmi eux et que dans un aussi grand nombre de saints personnages, les miracles de tel ou tel passaient inaperçus. »

(*Vie de sainte Catherine de Ricci*, par le P. Bayonne, t. II, p. 326.)

avait été la plus chère et la plus habituelle. C'est ce que nous apprend Rodolphe d'après le témoignage de l'ermite Jérôme de saint Paul, qui avait assisté à la translation.

Le B. Albert apparut lui-même à plusieurs reprises tout rayonnant de gloire. La bienheureuse Mechtilde le vit dans le ciel à côté de S. Thomas d'Aquin, embrasés l'un et l'autre de l'amour éternel et participant à la gloire des chérubins et des séraphins.

La dévotion toujours croissante des fidèles qui venaient en pèlerinage à son tombeau, força les Dominicains à lui en donner un plus digne de lui. Ce fut au XV<sup>e</sup> siècle qu'eut lieu cette seconde translation. On trouva le saint corps intact et répandant un inénarrable parfum. De nouveaux miracles vinrent aussitôt glorifier le serviteur de Dieu. On vit, d'après les auteurs les plus dignes de foi, des aveugles recouvrer la vue, des paralytiques reprendre l'usage de leurs membres, toutes sortes de maladies trouver leur guérison devant son tombeau.

Ce n'est pas seulement le Ciel qui par de nombreux prodiges glorifia le grand Docteur; la terre aussi voulut l'exalter. L'Allemagne en garda avec une religieuse vénération, non-seulement la dépouille mortelle, mais encore de glorieux souvenirs. Elle conserve des ouvrages écrits de sa main, des ornements pontificaux dont il se servit. Elle montre avec une légitime fierté les écoles où sa

puissante voix a retenti, les chaires où il est monté. C'est ce que l'on peut voir à Cologne, à Ratisbonne, à Laussingen.

Tous les arts ont célébré à l'envi sa mémoire. Que d'illustres pinceaux ont reproduit son image vénérée; que d'habiles ciseaux ont sculpté ses traits dans le marbre! Le Dante et d'autres grands poètes l'ont chanté. L'éloquence et l'histoire ont redit ses gloires et ses grandeurs.

L'Eglise s'unit à la terre pour honorer la mémoire d'Albert. On était tellement assuré de son entrée dans le ciel, que l'on eût cru faire injure à sa mémoire en chantant la messe accoutumée des morts au jour anniversaire de son décès: on célébrait la messe de *æternâ sapientiâ* (1).

La cour de Rome permit d'introduire, peu d'années après sa mort, la cause de notre Bienheureux. Mais tandis que certaines circonstances vinrent retarder la fin de ces procédures, les Frères-Prêcheurs de Cologne obtinrent du Pape Innocent VIII l'autorisation de publier un office et d'ériger un autel à leur maître vénéré. Ce ne fut cependant qu'en 1622 que Paul V autorisa l'Eglise de Ratisbonne à célébrer tous les ans, le 15 Novembre, un office solennel en l'honneur du B. Albert. Urbain VIII et Clément X étendirent ce culte à tout l'Ordre des Frères-Prêcheurs.

(1) Molanus. *Hist. de la ville de Louvain*, liv. V, chap. XXI.

Quelque glorieuse que fût déjà devant Dieu et devant les hommes la mémoire d'Albert, le Ciel lui réservait à notre époque de nouveaux honneurs, qui aboutiront, nous osons l'espérer, au triomphe de la canonisation solennelle. Par un dessein providentiel ce furent de jeunes gentilshommes exilés de la terre de France, autrefois un des principaux théâtres de son enseignement, qui inaugurèrent ce beau mouvement. Ce furent eux qui au commencement de ce siècle sauvèrent d'une profanation inévitable les restes sacrés du grand Docteur.

L'archevêque de Cologne fit faire en 1859 une translation solennelle de ses reliques (1). Bien des collèges de l'Ordre se mirent sous son patronage. Nous ne citerons que l'école d'Arcueil, si connue par la solidité de son enseignement et la renommée de ses élèves, mais surtout par les glorieux martyrs qu'elle a donnés à la France et à l'Eglise sous le règne sanglant de la Commune.

Ce n'est pas tout encore. Les évêques d'Allemagne réunis à Fulda au mois de septembre 1872 envoyèrent une supplique au Saint-Siège pour demander la reprise de cette cause si chère à leur pays. Ils y disaient : « Les honneurs de la canonisation n'ont pas encore été rendus sur cette terre au B. Albert que le monde entier proclama *Grand*. Il fut le maître du Docteur angélique, il illustra par son

(1) *L'Année Dominicaine*, février 1860, donne le récit détaillé de cette cérémonie.

immense science et la perfection de sa sainteté, non-seulement les chaires les plus célèbres de la France et de l'Allemagne, le second concile œcuménique de Lyon lui-même, mais encore le monde catholique tout entier. »

Peu après, Monseigneur l'évêque de Ratisbonne<sup>(1)</sup>, successeur du B. Albert, envoya à tous les évêques du monde catholique une lettre pour les prier d'adhérer à la supplique des évêques allemands, et les engager à demander au Souverain Pontife la célébration de sa fête dans leur diocèse. Il leur envoya en même temps les leçons du bréviaire dominicain, et celles du propre de Cologne et de Ratisbonne. Un grand nombre d'évêques ont adhéré à cette demande, et sur leurs instances Notre Saint-Père le Pape Pie IX vient d'autoriser la reprise des procédures (Avril 1873).

L'Allemagne catholique tout entière suit l'impulsion donnée par son évêque. Les journaux et les revues ont publié des articles remarquables; une vie populaire a été écrite; des milliers de médailles ont été répandues. Bref il se fait dans l'empire germanique, et je puis dire dans toute l'Eglise, un grand mouvement de retour vers le B. Albert.

Puissent ces quelques pages, en faisant mieux

(1) Cet illustre prélat qui s'occupe activement de la cause du B. Albert, a publié pendant le Concile un opuscule intitulé : *B. Alberti Magni Ecclesieque Germaniae doctrina de infallibili Romani Pontificis magisterio*. Neapoli 1870.

connaître une des plus grandes figures du moyen âge, contribuer à étendre le culte d'un des enfants les plus illustres de S<sup>t</sup> Dominique! Puissent nos lecteurs ne se borner point à la stérile admiration d'une science sans pareille, mais s'efforcer surtout d'imiter l'entier dévouement au service de Dieu dont le bienheureux Albert nous a donné l'exemple! Et, s'il nous est permis de formuler un dernier vœu, puisse la ferveur de quelque âme pieuse obtenir, par l'intercession de ce saint personnage, une de ces faveurs signalées qui hâtent le moment de sa canonisation solennelle (1).

(1) Au moment de mettre sous presse nous apprenons que, dans une ville de Belgique, une personne alitée depuis neuf ans vient d'être guérie à la suite d'une neuvaine au B. Albert. Ne voulant point prévenir le jugement de l'Église, seule compétente en cette matière, nous ne nommons ni la ville ni la personne en question, mais nous appelons de tous nos vœux le moment où une enquête minutieuse viendra établir l'authenticité du prodige.

---



# Appendices.

---

## I.

### La Belgique et le B. Albert.

---

Nous avons pensé qu'il était mieux de ne pas interrompre notre récit et de réserver pour un appendice les détails que l'histoire nous a légués sur le séjour d'Albert le Grand dans notre pays.

D'après une tradition constante, appuyée sur des autorités nombreuses et dignes de foi, le B. Albert s'arrêta à Louvain en se rendant de Cologne à Paris, avec S. Thomas d'Aquin. L'église des Frères-Prêcheurs vit le Docteur angélique, assistant à l'autel son illustre Maître, qu'il devait un jour surpasser. On a conservé pendant des siècles le pupitre qui servit au Saint pour chanter l'évangile (1).

(1) Cette tradition, qui au XVI<sup>e</sup> siècle était déjà très-ancienne, a été constatée par plusieurs auteurs, Molanus, Vernuleus, Choquetius, de Jonghe, etc. On a placé sur ce pupitre, rendu à nos Pères en 1857, une inscription latine destinée à conserver à la postérité cette tra-

Molanus rapporte en outre qu'Albert pendant son provincialat fit agrandir notre couvent de Louvain, la province actuelle de Belgique faisant alors partie de celle d'Allemagne, à la tête de laquelle il fut placé deux fois. Pendant qu'il gouvernait notre pays, plusieurs maisons y furent fondées, notamment celle de Maestricht.

Plus tard, après qu'Albert eut abdiqué son évêché, nous le retrouvons en Belgique. L'année 1276<sup>(1)</sup>, il consacra à Anvers l'église des Dominicains, que Diereksens appelle « un temple magnifique. » Ce fait résulte clairement de deux documents authentiques qui reposent dans les archives de l'église de S.-Paul à Anvers, autrefois l'église des Frères-Prêcheurs. A la première pièce, datée du lendemain de la Nativité 1276, est attaché un sceau en cire malheu-

dition. La voici : *Pia constantique traditione, cujus et suo tempore Vernulæus (Acad. Lov., l. III, c. 8) testis existit, super corium hoc pulpiti huj. quoad ligna renovati, S. Thomam Aq. dum B. Albertus Magnus Lovanii in sui Ordinis Ecclesia sacra perageret, Evangelium cecinisse refertur. Quod quidem, Gallicæ revolutionis clade grassante, custoditum, Frat. Præd. ad suæ felicitis apud Lovanium restaurationis eodem MDCCCLVII, amicâ manu Rdi necnon ordini devotissimi Dni Judoci Pectermans, præfatæ ecclesiæ S. Mariæ ad S. Dominicum parochi zelotissimi, dono datum.*

(1) De Jonghe *Belgium Dominicanum*,) et Sighart donnent à tort l'année 1271, puisque le document original porte 1276. Nous devons la communication de ces deux documents à l'obligeance de M. Alphonse Goovaerts, bibliothécaire adjoint de la ville d'Anvers, qui a classé, il y a 5 ans, les archives de notre ancien couvent en cette ville.

reusement brisé par le milieu. On peut y voir cependant d'un côté un homme debout (1). Cette pièce a été publiée par Diereksens, la seconde n'a jamais été imprimée. C'est pourquoi nous la donnons d'après une copie faite sur l'original.

« Universis Christi fidelibus præsentem paginam inspecturis Frater Albertus quondam Ratisponensis Episcopus salutem in Domino Jesu Christo. Omnibus qui Fratribus Prædicatoribus Antverpiens. et fabricæ eorundem et ad Ecclesiæ dedicationem et Altarium venientibus manum porrexerint adjutricem quorum ecclesiam et altaria consecravi in crastina nativitatæ Gloriosæ Virginis Mariæ, auctoritate Domini Papæ et Domini Episcopi cameracensis concedo unum annum venialium et quarentenam in ista consideratione, singulis diebus, singulis mensibus isto anno et omnibus sequentibus. In cujus concessionis sigillum nostrum duxi præsentibus apponendum. Datum Antverpiæ anno Domini M<sup>o</sup> CC<sup>o</sup> LXX<sup>o</sup> sexto in crastino Virginis gloriosæ. »

C'est cette même année que notre Bienheureux

(1) M. Goovaerts croit que c'est le B. Albert ; car, au moyen âge, on représentait assis l'évêque actuellement en fonctions, tandis que l'évêque démissionnaire était représenté debout. Cette explication, mise en doute par une personne très éclairée, vient de recevoir une éclatante confirmation. Le savant archiviste de Cologne, auquel nous nous sommes adressé pour éclaircir ce point d'archéologie, s'appuie sur un sceau analogue parfaitement conservé pour confirmer en tout point l'interprétation de son jeune et intelligent confrère d'Anvers.

consacra dans l'église des Frères-Prêcheurs à Louvain deux autels. La lettre de consécration, donnée le dimanche dans l'octave de la Nativité, porte que l'un de ces autels fut dédié à S<sup>t</sup> Jean-Baptiste, l'autre à S<sup>te</sup> Catherine Vierge et Martyre.

Sighart affirme que le bienheureux Albert consacra l'église des Dominicains de Maestricht. Nous ne saurions admettre ce fait, n'ayant aucun document authentique à opposer à la lettre de consécration de cette église qui fut faite par un autre Dominicain, François, évêque de Salubrie, auxiliaire du prince-évêque de Liège (1).

Notons encore que le B. Albert assista en 1259 au chapitre général de Valenciennes, ville qui faisait alors partie de notre pays. Il s'y trouva avec S. Thomas d'Aquin et Pierre de Tarentaise, plus tard Pape sous le nom d'Innocent V. Ils composèrent, par ordre du chapitre, un règlement d'études, qui malheureusement n'est pas arrivé jusqu'à nous.

Les historiens nous rapportent en outre que notre Bienheureux a été en Hollande, où il a consacré l'église des Dominicains d'Utrecht (2) et l'église primaire de Nimègue.

Comme complément de cet appendice, nous don-

(1) Cette lettre est datée de 1294, quatorze ans après la mort d'Albert.

(2) Le roi de Hollande donna à Albert le Grand un emplacement où celui-ci fit élever le couvent des Dominicains d'Utrecht. (de Dynter.)

nous la liste des manuscrits que nous avons pu trouver en Belgique, portant le nom du B. Albert le Grand. Nous nous sommes efforcé de la dresser aussi exacte et aussi complète que possible. Elle pourra servir peut-être utilement à la nouvelle édition qui se prépare des œuvres du Bienheureux :

XIII<sup>e</sup> S.

*De missa* Bibliothèque royale de Bruxelles.

*De corpore Christi*. B. Brux.

*De anima*. Biblioth. publique de Bruges.

*De mineralibus*, B. p. Brug.

*Philosophia pauperum*. B. p. Brug.

*Summa super librum physicorum*. B. p. Brug.

*De sensu et sensato*. B. p. Brug.

XIV<sup>e</sup> S.

*Compendium theologiæ*. B. Brux.

*Paradisus animæ*. B. Brux.

*Compendium de laudibus Beatæ Mariæ*. B. Brux.

*Opus cui titulus missus est*. B. Brux.

*Summa super primam sententiarum*. B. Brux.

*De intellectu et intelligentia*. B. Brux.

*Speculum astronomiæ*. B. Brux.

*Note concernant Albuzar*. B. Brux.

*Compendium theologiæ veritatis*. B. p. Brug.

*Super libros meteorum*. B. Brug.

*Super libros de cælo, mundo et meteorum*. B. Brug.

*Super libros topicorum*. B. Brug.

*Quædam... Commentarius super libros Jeremiæ et Baruch*. Biblioth.  
du séminaire de Bruges.

XV<sup>e</sup> S.

*De mirabili scientia Dei*. B. r. Brux.

*Compendium theologiæ (tria manuscripta)*. B. r. Brux.

*De paradiso animæ*. B. r. Brux.

*De peccatis spiritualibus*. B. r. Brux.

- De veris virtutibus.* B. r. Brux.  
*De natura et ordine animæ.* B. r. Brux.  
*De natura et origine animæ.* B. r. Brux.  
*De nutrimento et nutribili.* B. r. Brux.  
*De homine.* B. r. Brux.  
*Summa de homine.* B. r. Brux.  
*De summo bono (duo manuscripta).* B. r. Brux.  
*Summa de creaturis.* B. r. Brux.  
*Distinctiones de reparatione hominis.* B. r. Brux.  
*Liber de animalibus.* B. r. Brux.  
*Speculum astronomiæ.* B. r. Brux.  
*Speculum astronomiæ (abrégé de l'ouvrage).* B. r. Brux.  
*Aristotelis : De motibus animalium.*  
     » *De juventute et senectute.* } B. r. Brux.  
     » *De vita et morte.* }  
*De philosophia naturali.* B. r. Brux.  
*Passie van O. H. J. C.* B. r. Brux.  
*Expositiones super libros sancti Dionysii de cœlesti hierarchia et de  
divinis nominibus.* B. p. Brug.  
*Compendium theologicæ veritatis.* B. p. Brug.  
*De quatuor cœquævis.* B. p. Brug.  
*Super ethica.* B. p. Brug.  
*De nominibus librorum astronomiæ tam demonstrativorum quam ju-  
dicialium.* Biblioth. publique de Gand.  
*Summa de creaturis, pars secunda.* B. sém. Brug.  
*Commentarius super librum causarum.* B. sém. Brug.  
*Commentum super totam veterem logicam.* B. sém. Brug.  
*Tractatus de veris virtutibus et alia opera* Biblioth. de Namur.  
*De adhærendo Deo, nudato intellectu et affectu purgato.* Biblioth. du  
séminaire de Liège.  
*Compendium theologiæ.* Biblioth. publique d'Anvers.  
*Compendium theologicæ veritatis.* B. p. d'Anvers.

XVI<sup>e</sup> S.

- De virtutibus veris et profectibus.* B. r. Brux.  
*De adhærendo Deo nudo affectu.* B. r. Brux.  
*De pœnis inferni.* B. r. Brux.  
*De corde.* B. r. Brux.  
*Secreta.* B. r. Brux.



II.

Cause de la canonisation du B. Albert le Grand.

---

A

SUPPLIQUE DES ÉVÊQUES D'ALLEMAGNE AU S. PÈRE.

Très-Saint Père,

De toutes les calamités de ce siècle, que Votre Sainteté a voulu écarter en convoquant le saint concile du Vatican, la plus pernicieuse sans contre-dit, celle qui est l'origine et la source de toutes les autres, c'est la science humaine qui enfle, la science sans foi, sans religion, sans charité, sans modestie, sans véracité; la science qui, s'élevant orgueilleusement contre Dieu, contre son Eglise, et toutes les choses divines, méprise toute autorité et blasphème toute majesté; aussi est-ce par un juste jugement de Dieu que ceux qui s'en font les sectateurs s'égarent même dans le domaine des choses qu'ils peuvent connaître par les forces de la nature. Pour sauvegarder contre ses atteintes les fils de l'Eglise, il ne peut être certainement que salutaire de multiplier sous leurs yeux les exemples des grands hom-

mes qui, doués d'un rare génie et d'une science merveilleuse, n'en ont pas moins pratiqué à un si haut degré toutes les vertus chrétiennes, théologiques et cardinales, que Dieu leur rendant à son tour gloire et témoignage, ils ont mérité d'être inscrits au catalogue des saints et d'être proposés à l'admiration, à l'imitation et au culte religieux de tous les fidèles. Or, cet honneur suprême manque encore sur la terre au B. Albert, évêque et confesseur de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, qui a été justement et universellement surnommé « le Grand, » et qui, après avoir été le maître du Docteur angélique, après avoir occupé les plus célèbres chaires d'Allemagne et de France, et tenu une grande place dans le deuxième Concile œcuménique de Lyon, a rempli le monde catholique des lumières de sa science et de l'éclat de sa sainteté.

Qu'il plaise donc à Votre Sainteté, en tant que Vicaire de Jésus-Christ, d'ajouter à la gloire de ce grand homme ce qui lui manque encore sur la terre et d'ordonner pour cela qu'on reprenne la cause de canonisation du B. Albert, afin que, après l'heureuse issue que nous espérons, cette splendide lumière de sagesse et de vertu soit placée sur le candélabre et qu'elle brille aux yeux de ceux surtout qui travaillent à acquérir la vraie science humaine et divine.

Que s'il vous plaît, Très-Saint Père d'accéder à nos très-humbles prières et d'ajouter encore par

cet acte à la gloire de votre pontificat, nous ne doutons pas que tous les fidèles ne se recommandent avec plus de ferveur, eux et les besoins de l'Eglise, à l'intercession du Grand et Bienheureux confesseur, et que Dieu ainsi fléchi ne préserve son Epouse et le siège apostolique de tous les maux présents et futurs.

**B**

LETTRE DE L'ÉVÊQUE DE RATISBONNE A L'ÉPISCOPAT.

Révérendissime et Eminentissime Seigneur,

Les évêques d'Allemagne réunis au mois de septembre de l'an passé à Fulda, au pied du tombeau de saint Boniface, évêque, martyr et apôtre de l'Allemagne, pour se concerter au sujet des persécutions qui affligent leur pays, sont convenus, entre autres choses, d'introduire dans tout le diocèse d'Allemagne la fête du Bienheureux Albert le Grand, évêque et confesseur, et d'adresser d'humbles supplications au Souverain Pontife pour qu'il permette de reprendre la cause de canonisation du même B. Albert.

Mais, comme dans une affaire aussi grave, il importe beaucoup que le plus grand nombre des évêques fasse la même prière et la même instance; comme d'ailleurs, la cause du B. Albert mérite les suffrages de tous les évêques, qu'il me soit permis,



quoique son très indigne successeur sur le siège de Ratisbonne, de vous supplier, Révérendissime et Eminentissime Seigneur, de vous réunir avec les évêques de votre province ou de votre région, pour ajouter aux nôtres vos supplications et vos vœux, afin de recommander et d'appuyer notre démarche auprès du Souverain Pontife; ce que vous ferez dans la forme que je vous sou mets ou dans une autre qui vous plaira davantage.

Du reste, la cause du B. Albert prendrait un très grand accroissement si sa fête, qui est déjà en usage dans tout l'Ordre des Frères-Prêcheurs, était aussi célébrée dans un grand nombre de diocèses d'Allemagne. C'est pourquoi, Révérendissime et Eminentissime Seigneur, je vous transmets deux offices approuvés par le Saint-Siège et j'implore de votre piété et de votre religion que, si vous n'en êtes empêché par de graves raisons, vous demanderez au Siège Apostolique l'autorisation de célébrer la même fête dans votre Eglise.

Je vous supplie enfin, Révérendissime et Eminentissime Seigneur, si vous daignez accéder à cette pétition, de vouloir bien la signer et me la renvoyer pour que je l'adresse au Saint-Siège avec toutes celles qui me seront confiées, à moins qu'il ne vous plaise mieux de l'expédier à Rome immédiatement (1).

(1) *Année Dominicaine*, Nov. 1875.

GTU Library

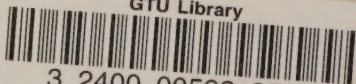
2400 Ridge Road

Berkeley, CA 94709

For renewals call (510) 649-2500

All items are subject to recall

GTU Library



3 2400 00592 2582